

CONSIDÉRATIONS

SUR L'HISTOIRE DU MAGHREB ⁽¹⁾

On entend par Maghreb ce que d'autres ont appelé « les pays barbaresques » ; ce qu'autres ont essayé de baptiser « l'Afrique mineure » ; le pays montagneux qui est enfermé dans les limites de l'Atlas. Les Arabes donnent au mot de Maghreb un sens un peu plus étendu. Ils l'appliquent à toute la partie de l'Afrique du Nord qui s'étend à l'Ouest de l'Égypte, et qui englobe donc la Cyrénaïque et la Tripolitaine. Ils ont raison au point de vue humain. La Cyrénaïque et la Tripolitaine sont bien, en effet, des pays barbaresques, peuplés de Berbères. Pourtant ce sont des pays bien distincts de l'Atlas. Ils sont plutôt l'avenue qui conduit au Maghreb que le Maghreb lui-même proprement dit ; le lien démesurément long et étroit qui unit péniblement le Maghreb au Levant, et dont la longueur et l'étroitesse, en isolant le Maghreb, ont justement fait son originalité.

D'ailleurs sur la Tripolitaine et la Cyrénaïque, non seulement nous savons actuellement très peu de choses, mais encore il est évident que dans les années qui viennent, sous l'impulsion italienne, nous acquerrons une documentation abondante et il serait imprudent d'anticiper.

Au contraire, sur la Tunisie, l'Algérie, et même le Maroc, nous avons dès maintenant une masse considérable

(1) Ceci est l'introduction d'un ouvrage sous presse, qui sera intitulé : « ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DU MAGHREB », et en sous titre : *Comment l'Afrique Romaine est devenue le Maghreb.*

de renseignements : surtout sur l'Algérie, il est vrai, qui est française depuis un siècle. Une conséquence inévitable sera que l'Algérie, dans ce petit livre, sera prise plus particulièrement en considération ; simplement parce qu'on la voit plus nettement.

Voilà donc un pays qui n'a pas de nom universellement admis, puisqu'il faut convenir de lui en donner un. C'est qu'il n'a jamais eu d'existence politique distincte. Et par conséquent on n'a pas écrit son histoire. Il est pourtant en pleine lumière historique depuis deux mille ans, depuis Carthage. Mais l'histoire n'a pas le caractère œcuménique des sciences mathématiques, physiques, ou naturelles. Elle connaît des frontières. Nous plaisantons cette sorte d'histoire qui s'écrivait jadis *ad usum delphini*, à l'usage du dauphin. Mais au fond, sans méconnaître nos efforts d'impartialité, de critique sévère, nous écrivons toujours l'histoire à l'usage du citoyen, du patriote, ou si l'on veut, à l'usage d'un lecteur qui appartient à une patrie déterminée. Il est impossible de faire autrement. Cette « petite science conjecturale » tient à l'homme de trop près pour pouvoir se dégager entièrement des passions humaines. On écrit pour un public ; et il n'y a pas de public pour s'intéresser à une histoire du Maghreb. Elle n'a donc guère été traitée qu'en fonction d'histoires plus générales, celle de l'Empire Romain, celle de l'Islam.

Il est vrai que depuis un siècle le Maghreb est devenu progressivement l'Afrique Française. Mais le public français reste très lointain, indifférent. Et c'est tout naturel.

Depuis un siècle et demi, depuis la révolution, malgré des efforts prodigieux, des guerres qui ont secoué la planète, la France n'a eu qu'un succès durable, et important, parfaitement unique, son œuvre en Afrique du Nord. Tout le reste n'a été que glorieux échecs. Il est normal que ces derniers enflamment bien davantage la passion publique. Une nation, comme un homme, a les

yeux fixés sur ses échecs, dont l'injustice la soulève ; elle rêve d'en rappeler. Ses réussites ne l'intéressent pas, elles lui paraissent toutes naturelles, et en tout cas elles sont acquises. Les biographes d'Anatole France nous ont révélé que le maître avait en assez piètre estime ceux de ses romans qui ont réussi, et qui sont dans toutes les mémoires. Son œuvre préférée c'était sa *Jeanne d'Arc*, que personne n'a jamais lue.

Si naturels que soient ces sentiments, il est bien possible qu'ils ne soient pas éternels. La France sera entraînée tous les jours davantage à sentir l'étroitesse du lien qui unit ses destinées à celles de l'Afrique du Nord. Elle comprendra le danger d'ignorer l'histoire d'un pays dont elle a la responsabilité : sans la connaissance du passé il est impossible de comprendre un pays, d'imaginer et de préparer son avenir.

En attendant, l'histoire du Maghreb reste un sujet presque vierge. On croit qu'il y a dès maintenant à signaler sur ce sujet des connections de faits, des groupements d'idées, qui n'ont échappé à l'attention que parce que personne n'y a regardé.

LE PAYS. — Pour essayer de comprendre l'histoire du Maghreb, qui est très particulière, il faut avoir présent à l'esprit la nature du pays.

L'île du Maghreb. — On a souvent et justement noté combien est juste l'expression arabe : Djezirat-el-Maghreb, l'île du Maghreb. Elle n'est entourée d'eau qu'au Nord, mais au Sud le Sahara qui l'assiège la rend plus inaccessible que ne fait la Méditerranée.

Les pays franchement continentaux, en libre communication avec ce qui les entoure, participent sans retard à la vie de la planète. Il en est autrement d'une île, d'une région extrêmement isolée comme le Maghreb.

De vieilles choses, périmées ailleurs, s'y conservent

longtemps ; le présent n'y bouscule pas le passé d'un rythme aussi accéléré. Au Maghreb l'âge de pierre s'est prolongé bien plus tard qu'en Europe : beaucoup de dolmens sont construits avec des pierres qui portent des inscriptions romaines : le Maugrebin, parmi les races blanches méditerranéennes, représente assurément le traînard, resté loin en arrière.

Par surcroît et par voie de conséquence, dans un pareil pays, lorsqu'une nouveauté se trouve enfin forcer la barrière des cloisons étanches, elle y devient immédiatement d'une importance énorme ; elle y détermine des changements brusques, d'une amplitude inconnue chez nous.

Pour s'en rendre compte, il suffit de considérer le paysage. En France, pratiquement, dans ses traits généraux, il n'a pas changé depuis deux mille ans et davantage, depuis la fin du quaternaire, ou du moins il a évolué lentement sans devenir méconnaissable. Nous pouvons, sans grossier anachronisme, nous représenter les paysages de Gaule assez semblables aux paysages de France, en ce qui concerne la parure de végétation et la vie animale.

Quelle différence avec le Maghreb ! Dans le paysage maugrebin actuel quels sont les végétaux caractéristiques, ceux qu'un peintre n'aura garde d'omettre ? Assurément les hampes gigantesques des aloès, les cactus pachydermiques aux formes absurdes. Aloès et cactus sont des plantes américaines, importées par les Espagnols depuis trois ou quatre siècles. Ou bien les grands vergers d'orangers et de mandariniers, avec la tache d'or de leurs fruits. Ce sont des Chinois venus au moyen-âge. Ou bien encore l'eucalyptus, un Australien, importé il y a un demi-siècle peut-être et qui a déjà tout envahi. Il faudrait ajouter les splendeurs florales, qui sentent les tropiques d'où elles viennent généralement, couvées artificiellement dans des jardins d'essai, uniquement con-

nues par les noms latins que les botanistes leur ont infligés et sans lesquelles on ne se représente par la villa dite mauresque, qu'elles tapissent et qu'elles encadrent : les murailles splendides, couleur rouille, des bougainvillea, le jacaranda avec son étonnante toison de fleurs bleues, l'arbre de Judée, énorme bouquet de fleurs rouges, le thecoma couvert tout entier de grappes jaunes, le pitlosporum undulatifolium aux clochettes blanches, le strelitzia avec son énorme fleur monstrueuse, en bec de perroquet, qui faisait rêver Masqueray. Chez nous aussi les fleurs de jardinier ont fait d'énormes progrès depuis deux ou trois siècles. Mais elles restent discrètes, localisées dans les parterres, en jonchée sur les tables de gala, ou dans les vases du salon. C'est au Maghreb seulement qu'elles submergent la maison, toute la ville, avec une exubérance qui fait songer à Londres enfoui sous la végétation martienne dans le roman de Wells « la Guerre des Mondes ».

Si on cherche à se représenter le paysage de l'Afrique Romaine il faut précisément élaguer les végétaux-types, ceux que le seul mot de Maghreb évoque aujourd'hui dans notre imagination.

On dira longuement plus loin la peine que nous avons à imaginer la faune de l'Afrique Romaine, où la place du chameau, tout à fait absent, était tenue par des troupes d'éléphants sauvages.

Ces sauts brusques se retrouvent dans l'histoire humaine. Quel abîme entre la Carthage Punique et la Romaine ! Entre l'Afrique Romaine et le Maghreb Musulman ! Entre lui et l'Afrique Française ! Tout change d'un coup : langue, religion, concepts politiques et sociaux. C'est une histoire hâchée de coupures qui semblent totales, et sectionnée en compartiments qui semblent étanches. Dans nos pays européens il y a évolution progressive suivant une courbe continue. Au Maghreb, une série de mutations soudaines.

Tout cela se tient. Il y a là un groupe de phénomènes à propos desquels il faut garder présente à l'imagination la formule « djezirat-el-Maghreb », l'île du Maghreb. Maintenues comme en vase clos pendant des siècles, la flore, la faune, une forme de civilisation, deviennent plus ou moins ce que les zoologistes appellent « résiduelles » ; elles tendent à se perpétuer au delà du terme normal parce que leur isolement les soustrait à la lutte pour l'existence. Mais que le vase clos vienne à se fêler, le flot de la vie extérieure pénètre et tout croule avec la fragilité coutumière des choses résiduelles.

L'absence d'un centre. — On a souvent signalé au Maghreb une autre particularité géographique, qui est assurément de grande conséquence. On n'y retrouve rien de comparable à ce qui est si marqué chez nous ; l'existence d'un centre, autour duquel les différentes provinces se trouvent naturellement groupées, et se sont à la longue agglomérées. Il est bien certain que le Maghreb habitable, cultivable, a la disposition la plus ridicule du monde. C'est en bordure de la Méditerranée et de l'Océan un immense ruban, long de 3.000 kilomètres et large à peine de 150. Il est certain qu'une pareille structure géographique ne peut pas manquer d'avoir commandé l'histoire. On lui a souvent attribué cette incapacité du Maghreb à se constituer en état durable.

Ce n'est pas inexact, mais c'est pourtant incomplet.

Il est vrai que le Maghreb n'est jamais arrivé à l'unité politique. Mais presque tous les grands royaumes magrebins présentent une particularité curieuse.

A peine constitués ils se sont étendus d'un bond jusqu'aux limites du pays. C'était déjà vrai des rois numides, puisque Syphax, qui régnait à Cirta, aux portes de Carthage était maître de Rachgoun, le port de Tlemcen. Les Fatimides, à peine maîtres de Cairouan, ont conquis Fez. Les Almohades, à peine maîtres de Fez ont conquis Tunis. C'est l'inverse de ce qui se passe en Eu-

rope ; autour d'un noyau central qui s'est constitué d'abord, l'île de France, la Prusse, la Castille, la vieille Angleterre, l'état a étendu lentement, à travers les siècles ses conquêtes ; il met très longtemps à atteindre les frontières du pays ; mais l'édifice ainsi construit avec la collaboration du temps est solide. Au Maghreb l'unité semble trop facile à réaliser, puisqu'elle se réalise toujours en un petit nombre d'années. Seulement elle ne tient jamais. L'Etat maugrebin est un Etat champignon qui pousse en une nuit, et moisit en une matinée.

Un détail de la structure géographique rend très bien compte du phénomène. Tantôt au Sud et tantôt au cœur de cette ligne de montagnes, qui constitue le Maghreb « utile », une autre ligne court parallèle ou entrelacée. C'est un chapelet de plaines hautes et basses, généralement steppiennes qui court depuis les Syrtes jusqu'à l'Atlantique.

On reviendra longuement et à maintes reprises sur cette longue route naturelle, qui articule et ouvre le Maghreb entier, sur laquelle, de bout en bout, ont cheminé toutes les tribus nomades et toutes les armées. C'est le grand principe d'unité.

Le long de cette artère le virus de la conquête circule avec une rapidité surprenante à travers tout l'organisme de l'Atlantique aux Syrtes, ou vice-versa. Malheureusement cette artère unique est trop longue et trop mince ; elle s'engorge, elle se coupe, la circulation se fait mal. Et la conquête si bien commencée reste une ébauche fragile.

Pays de sel. — On croit devoir insister longuement sur un dernier trait de la géographie maugrebine, dont les conséquences paraissent avoir échappé à l'attention ; et qui est peut-être cependant le plus important de tous. Il s'agit de climat, en effet, et aucun autre facteur géographique n'a une importance humaine comparable à celle du climat.

On dit que Ferdinand Brunetière, lorsqu'on lui apportait, pour la « *Revue des Deux Mondes* », un article sur l'Angleterre, posait volontiers cette question de principe : « Et avez-vous dit que l'Angleterre est une île ? » Il n'est pas nécessaire que cette anecdote soit authentique. Elle suggère par analogie qu'il ne faudrait pas parler de l'Algérie sans se souvenir qu'elle est un pays de sel.

Il n'y a ici, en fait d'eaux stagnantes, que des « chotts », qui sont, pendant les neuf dixièmes de l'année, des plaines chauves miroitantes de sel. Le nom de rivière le plus commun de beaucoup est *Oued Melah*, la rivière salée; en Oranie, où la langue espagnole est répandue, il y a des *Rio-Salado*.

En plein Tell, à côté d'Alger, il y a des villages (Vesoul-Benian par exemple), qui ne peuvent pas employer leur eau à certains usages, comme le savonnage ou la cuisson des légumes, parce qu'elle est chargée de principes minéraux. Dans le Sud Oranais, un gîte d'étape, dont les eaux sont purgatives, porte le nom officieux de « Camp des plates... » ; vous entendez bien que le mot supprimé a cinq lettres ; ce sont les poilus qui parlent. A Touggourt il faut un mois de dysenterie pour s'habituer à l'eau, si l'on y parvient. Les pharmaciens d'Alger, jusqu'au début de la guerre ont pourtant vendu de l'eau d'*Hunyadi Janos*. C'est la preuve la plus éclatante de la difficulté qu'éprouve un pays neuf à mettre en valeur ses ressources.

Où qu'on aille, le long des sentiers et des routes, en regardant par la portière du wagon, les arabesques des efflorescences salines sur le sol sont un spectacle banal. On peut en voir sur son balcon à la surface du terreau dans une caisse où des bégonias se débrouillent comme ils peuvent.

Ça n'est pas neuf évidemment ; tout le monde sait que le plus grand désert de la planète entoure le Maghreb et le pénètre de son influence, comme tout le monde sait

d'ailleurs que l'Angleterre est une île. Quand on déduit les conséquences de ce petit fait bien simple on est surpris de voir où elles vont.

Dans les parties même de l'Algérie où l'agriculture est possible, il faut songer que le sol arable fait souvent défaut : ce que nous appelons de la terre dans le langage courant, l'humus, l'accumulation millénaire des débris, des pourritures, des décompositions ; il faut de l'humidité pour maintenir sur la face de la terre ce masque de crasse bienfaisante. Au Maghreb le squelette rocheux du sous-sol perce partout, nu, propre et comme épousseté.

Ailleurs on a étudié et catalogué des sols célèbres par leur fertilité, le löss, le limon, le tchernizom russe ; ici la seule forme de sol qui ait attiré, par son originalité, l'attention des savants, c'est ce qu'ils appellent « la croûte calcaire » ; les Américains disent le « caliche ».

C'est en effet de l'évaporation intense. Dans les grandes plaines d'alluvions, celles du Chélif par exemple, justement là où il y a par bonheur un sol meuble et profond, l'eau monte par capillarité à la surface pour s'y évaporer, y dépose le carbonate de chaux dont elle est chargée. Il en résulte une croûte, qu'il faut briser pour cultiver, si toutefois elle n'est pas trop épaisse.

Dans ce pays-ci, quand on s'informe, on apprend avec surprise que le grain donne en moyenne du dix à quinze pour un, tandis que dans nos sols limoneux de l'Artois et du Nord on obtient de quarante à cinquante.

Ceci choque chez nous un préjugé classique « l'Afrique grenier de Rome », nous avons tous ce cliché là dans un coin de notre mémoire. Au début de l'occupation française on a fait grand usage de cette citation encourageante. Elle n'est pas fausse, il est vrai que l'Afrique Romaine a porté ce surnom. Mais voici quel en était le sens exact, au dire des archéologues. La Rome des Empereurs, celle qui assurait à la plèbe « le pain et le cirque », se procurait le pain par un impôt en nature sur certaines

provinces, l'annone. L'Afrique Romaine était taxée annuellement d'une quantité de froment calculée pour nourrir la moitié de la plèbe romaine ; soit environ 350.000 âmes. Pour un pays aussi étendu, une exportation équivalente aux besoins d'un tiers de million de consommateurs, c'est bien peu de chose, à l'échelle dont se servent les économistes. Et ainsi, que l'Afrique ait été le grenier de Rome, c'est littéralement exact, et justement pour cela ça ne signifie rien.

Il ne faut pas oublier qu'en ce moment même, grâce à un renouveau du « dry farming », que Carthage pratiquait déjà, la réputation de l'Algérie, en matière de céréales est devenue beaucoup moins mauvaise. Il y a une forme d'agriculture pour le pays de sel. La lutte est possible. Mais c'est une lutte. Le Maghreb n'est assurément pas un pays plantureusement fertile.

Ce n'est pas non plus un pays d'élevage facile. Les petits bœufs maugrebins ne sont guère plus gros que des ânes. Pour tirer des grands troupeaux de moutons tout ce qu'on pourrait en espérer, il faudrait trouver le moyen de les soustraire à la mortalité effroyable des années de sécheresse.

Le Maghreb n'est pas non plus un pays industriel. Ses oueds ne sont assurément pas des réserves importantes de force hydraulique. La houille et le lignite font presque complètement défaut. Le seul gisement de houille actuellement connu, celui de Kenatsa, semble peu important et mal placé ; on peut croire qu'il continuerait à rendre peu de services, même s'il n'était pas exploité par l'Etat. Dans le sous-sol de Maghreb, assez bien connu déjà, ce que les géologues ont retrouvé, à des étages très variés de la série sédimentaire, ce n'est pas du charbon représentant de vieilles forêts momifiées ; c'est assez exactement l'inverse ; du sel, du plâtre, des stigmates très nets d'un climat désertique ancien. Tout se passe comme si la malédiction des pays de sel avait pesé sur le Maghreb depuis le commencement des âges.

On ne veut pas dire que l'Afrique du Nord soit pauvre irrémédiablement. L'Algérie, en ce moment précis, traverse une période d'une grande prospérité. Et il est intéressant d'en analyser les éléments.

Elle la doit à la vigne. Depuis le début l'Algérie a chercher la culture industrielle qui lui apporterait la richesse. Elle a beaucoup tâtonné. Elle a essayé du coton pendant la guerre de sécession et elle met à profit les écarts du change pour recommencer en ce moment même.

Elle a étudié la ramie, le sapindus. Elle a fait en grand du géranium. Elle a fait et elle fait encore des primeurs. Mais le gros succès jusqu'ici ç'a été la vigne. La vigne, depuis vingt ans, rapporte à l'Algérie des sommes d'argent énormes, elle a fait une révolution économique, et même morale : elle a changé l'atmosphère, exalté la joie de vivre et la fièvre d'entreprendre ; elle a fait pousser Alger en ville-champignon. Tout cela, bien entendu, aux proportions de l'Algérie, qui n'est pas l'Amérique. Mais enfin cette expansion subite, quelle qu'elle ait été, fut l'œuvre de la vigne.

L'Algérie Romaine, au dire des archéologues, a dû sa prospérité à une autre culture industrielle, celle de l'olivier. Je suppose qu'on peut appeler industrielles des cultures qui seraient alimentaires en soi, mais qui ne deviennent intéressantes que parce qu'on les fait en très grand pour l'exportation.

On dit qu'à Rome, en Italie, sur des points divers du monde méditerranéen, c'est-à-dire de l'empire Romain, on trouve en abondance des amphores et des débris d'amphores, ayant contenu de l'huile, et provenant de l'Afrique du Nord comme l'attestent les marques de potiers.

Ici, dans les ruines romaines, les moulins à huile sont très fréquents. C'est leur extrême abondance dans un pays désolé qui a suggéré à Paul Bourde, alors directeur de l'agriculture en Tunisie, l'idée de revivifier le Sud Tunisien en reconstituant les olivettes. Il y a parfaitement réussi,

ce qui est curieux, si on considère le point de départ : l'archéologie n'a pas souvent eu la bonne fortune d'avoir une portée pratique.

Un auteur arabe nous renseigne sur l'importance des huileries dans l'Afrique Romaine. Il le fait, bien entendu, à la manière floue et imagée d'un historien musulman. C'est Abd-el-Hakem, le chroniqueur le plus ancien de la conquête. Il s'agit de la première expédition arabe, celle où le patrice Grégoire, déguisé par ses vainqueurs en « Djoreidjir », a trouvé la mort. Cette première expédition ne fut qu'une grande razzia ; les Grecs, vaincus, y mirent fin en payant une énorme rançon. La scène, racontée par Abd-el-Hakem, se passe à côté de cette rançon, un gros tas d'or et de choses précieuses. Un Bédouin, parmi les vainqueurs, demande avec étonnement : « Comment font les Grecs pour être si riches ». Un Grec sourit, cherche un instant de l'œil à terre, se baisse et présente, à titre de réponse, entre le pouce et l'index, un noyau d'olive : « Voilà ». L'anecdote est amusante, et pourtant, j'imagine, elle a une valeur documentaire.

Une phrase d'un annaliste musulman a été bien souvent citée, parce qu'elle peint la prospérité de l'Afrique Romaine à laquelle a mis fin la conquête arabe : « Tout le pays, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, n'était qu'un seul bocage, et une succession continuelle de villages ». (En Noweiri, I, p. 341 de la trad. de Slane). Une variante de cette phrase est que de Tripoli à Tanger on voyageait à l'ombre.

Il n'y a rien dans tout cela que de très naturel et de très connu. On sait bien que les « agrumes » font la prospérité de l'Italie méridionale et des pays méditerranéens, oliviers, figuiers, vignobles : c'est la vraie culture du pays. Seulement elle n'acquiert son importance que par l'exportation, il lui faut de grands marchés largement ouverts et aussi étrangers que possible, sous d'autres cieux. C'est une prospérité un peu artificielle et délicate ; elle dépend de conditions compliquées, politiques.

A l'élan économique de l'Algérie, les mines contribuent largement, elles aussi ; mais un peu de la même façon ; elles exigent l'existence d'une clientèle étrangère.

L'Afrique du Nord a la bonne fortune d'avoir en quantités énormes des phosphates comme on n'en a découvert nulle part encore dans le monde : elle est devenue le fournisseur de phosphates de la planète. Elle a, en gros amas, le minerai le plus recherché à notre époque, le fer. Elle a encore du zinc, et des mines de plomb, où il n'a pas été creusé un mètre de galerie depuis la chute de l'Empire Romain jusqu'à l'occupation française. Mais rien de tout cela ne peut être travaillé sur place. Sur les quais des ports algériens, le minerai en partance tire l'œil plus que toute autre marchandise ; le zinc et le plomb sont assez discrets, ils sont en sacs : mais le fer et le phosphate, sont en vrac, entassés grossièrement en grandes collines rouges et blanches, on les voit de partout ces collines ; ce sont elles qui donnent aux ports leur physionomie nord-africaine.

Cela suppose un lien avec des centres industriels lointains dont la vie minière algérienne est une dépendance.

Vidal de la Blache a insisté sur ce qui lui paraît être la caractéristique essentielle de la France, qui est de se suffire à soi-même. Il n'y a guère de coin chez nous où le paysan ne trouve à portée de sa main à peu près tous les produits variés qui lui sont nécessaires pour prospérer. Malgré l'insuffisance de ses ressources en charbon, plus ou moins compensées par sa richesse en force hydraulique, la France a pu développer l'industrie qui correspond à ses besoins. C'est essentiellement un pays équilibré.

Le Maghreb est assez exactement l'inverse.

C'est qu'il n'est pas seulement un pays de sel, imparfaitement dégagé du Sahara. Il a, par surcroît, d'un bout à l'autre, la même nuance de climat sub-désertique. Et, en effet, ce long ruban de 3.000 kilomètres s'étire d'Est en Ouest, sous les mêmes latitudes. Où qu'on aille, on retrouve partout le même ciel et le même sol. On n'imagine

pas un pays moins varié, plus uniforme. L'aridité relative du climat ne permet en aucun point le développement d'une prospérité locale. Dans un pays aussi grand, il se trouve à l'état de possibilités certaines ressources immenses, le vin, l'huile, la laine, les minerais ; mais, pour faire passer ces richesses latentes de l'état statique à l'état dynamique, il faut l'organisation, les capitaux, la production en grand, l'exportation ; tout un ensemble de conditions que le Maghreb ne peut pas créer lui-même. Qui sera l'animateur de l'ensemble dans un pays dont toutes les provinces dépérissent ? Le Maghreb est condamné par son climat à ne pas se suffire ; son développement économique suppose une collaboration.

Comment ne pas voir un lien entre ces conditions économiques et le trait caractéristique de l'histoire maugrebine qui est de ne pas avoir abouti à la constitution d'un Etat autonome.

La race. — Tel serait à peu près, dans ses traits généraux, le milieu physique, qui aide à comprendre l'histoire du Maghreb. Mais le milieu n'est pas tout, il faut prendre en considération la race.

Le Berbère, qui a cette curieuse impuissance à exister collectivement, est un très bel individu. Ce n'est pas un type humain bien déterminé, il y en a de gigantesques et d'autres tout petits, quelques-uns sont blonds et d'autres sont presque des nègres. Cette race est un pot pourri au moins aussi extraordinaire que n'importe quelle autre. Mais il y a un trait commun très frappant, l'empreinte particulière du pays.

Les anciens l'exprimaient en disant des Lybiens qu'ils sont, de tous les hommes, ceux qui ont la plus belle santé. C'est un cliché. « *Plerosque senectus dissolvit* », dit Saluste : « ces gens-là ne meurent que de vieillesse », et il dit aussi : « *velox, patiens laborum* », « ils sont vifs, durs à la peine ».

On peut essayer de préciser la même idée avec une ou deux anecdotes contemporaines.

Le docteur Gavart, médecin de colonisation à Port-Gueydon, trouve aux Kabyles un péritoine de chiens. Les chiens dont il s'agit sont ceux qui se font découdre par le sanglier ; un garde les recoud avec n'importe quel fil et n'importe quelle aiguille, et ils ne s'en portent pas plus mal. Les ventres de Kabyles sont à peu près aussi accommodants.

Entre plusieurs cas analogues, en voici un que cite le docteur Gavart. Un homme a reçu un coup de corne dans le ventre ; le chirurgien le trouve étendu au pied d'un figuier, roulé dans son burnous crasseux, dans le bourdonnement des mouches ; il est là depuis plusieurs heures. On l'opère sur place ; pendant l'opération, dit le docteur Gavart, « les puces sautaient sur mon champ opératoire », euphémisme qui désigne naturellement le ventre ouvert du malade. Le cas paraissait clair, et la péritonite inévitable. Huit jours après, le médecin de colonisation était chez lui au dispensaire de Port-Gueydon ; il entend une cavalcade à la porte, c'était son opéré qui venait au petit trot d'un mulet se faire enlever les points de suture.

Naturellement, il s'agit d'une immunisation contre un microbe déterminé. Elle n'existe plus contre un germe pathogène nouvellement importé, comme le microbe de la tuberculose.

Voici un autre menu fait qui ne concerne plus les Kabyles, mais les Ouled-Naïl de Djelfa. Celui qui parle est le Caïd Ben Chérif, très francisé, très séduisant ; il est le héros d'un roman qui s'appelle Mouley-Ali, et dont l'auteur est Her van den Burg. Ben Chérif déplore le pullulement de ses administrés, hors de toute proportion avec les ressources locales. « Autrefois, dit-il, la guerre chronique y mettait bon ordre ; la surpopulation trouvait son remède dans le meurtre au temps où la France n'avait pas encore importé cette effroyable calamité, la paix publique ». Vous entendez bien qu'il s'agit d'une plaisanterie, d'un paradoxe. Et si Ben Chérif s'est rappelé cette conversation, il a eu lieu de remercier Allah qui, depuis le mois d'août

1914, paraît l'avoir entendu et exaucé. Mais, voici un petit détail qui n'est pas une plaisanterie, il montre la lutte féroce et d'ailleurs victorieuse contre la famine. Un Ouled-Naïl en voyage, déploie, bien entendu, ces qualités de marcheur admirable qui sont communes dans toute l'Afrique du Nord ; mais c'est son viatique qui est intéressant : il n'emporte pas, au dire de Ben Chérif, la galette traditionnelle ; il part simplement avec une poignée de blé dans le capuchon de son burnous ; et lentement, au cours de la journée, tout en « marchant la route », il écrase entre ses dents, grain après grain, économisant ainsi, dans sa sagesse, les frais de meunerie et de boulangerie. Je ne sais pas si l'anecdote est rigoureusement exacte, elle est peut-être un peu chargée. Mais elle dessine du Berbère une silhouette qui est juste dans l'ensemble.

Il faut songer au petit cheval arabe, si sobre et si endurant. On lui donne au maximum cinq ou six kilogs d'orge par jour, c'est-à-dire que nous les lui donnons, nous, Européens, avec nos habitudes de folle prodigalité. En France, n'est-ce pas ? un cheval réclame une quinzaine de kilogs d'avoine. Il est vrai qu'il est bien plus haut, et plus membré. Mais la moindre petite bique africaine, dont les os percent la peau, fera quatre-vingts kilomètres en un jour et recommencera le lendemain. Où est le gros cheval de chez nous qui en ferait autant sans être fourbu ?

Il faut songer encore au bourriquot, au fameux bourriquot africain. On le rencontre partout, bûté du double couffin, aussi gros que lui, et dans lequel on entasse tout ce qu'on veut, du fumier, des déblais, de terrassement. D'autres fois, le bourriquot porte sur son échine un grand gaillard dont les pieds touchent terre. Souvent il a les deux narines fendues au couteau très haut dans la direction de l'œil ; c'est pour lui faciliter la respiration ! Ce bourriquot est d'ailleurs le plus minuscule des ânes connus, et personne, excepté lui-même, n'a jamais pu savoir ce qu'il mange ; ça le regarde, « *deber ras hou* », qu'il se

débrouille pour son compte personnel, son propriétaire n'y donne pas une pensée.

Toutes les bêtes de ce pays-ci sont de ce modèle sec, sobre et endurant ; et, avec les autres animaux, l'homme aussi, leur chef de file. C'est le pays du sel qui veut ça : la dureté de la vie élimine les faibles, et le soleil, tueur de germes, dans l'air sec et sur la terre nue, est un excellent désinfectant.

Voici encore ce que dit l'institutrice de, dans la Kabylie des Babors. Il faut rappeler que ce mot d'instituteur, comme il est fréquent en d'autres matières, désigne de part et d'autre de la Méditerranée, des fonctions très différentes. L'instituteur algérien, du moins l'instituteur Européen en pays indigène, est dans une situation très particulière. Il est tout près des indigènes, il vit avec eux, coude à coude, mêlé à leur vie. Et cependant il n'est pas colon, il n'a pas d'intérêts locaux qui le mettent en concurrence avec l'indigène. Il n'a pas, non plus, comme le garde forestier, à appliquer un règlement redouté. Il n'est même pas revêtu de cet éclat officiel, qui jette nécessairement un froid. Un ménage d'instituteurs ayant vécu toute une vie dans le même village kabyle perdu, ce sont peut-être les Européens les mieux placés pour voir profond dans l'âme indigène, s'ils savent voir.

Voici comment l'institutrice de parle de la jeune fille kabyle son élève, qu'elle aime bien et dont elle se croit aimée. La famille kabyle pullule très à l'étroit dans une maison toute petite ; la fillette, qui vit à l'intérieur de la maison bien plus que le petit garçon, souffre davantage de cette promiscuité. Il faut marier de très bonne heure, dès la douzième année, cette gamine trop avertie. Elles deviennent mères tout de suite et le premier bébé a de la chance s'il survit ; la maman est trop gosse, trop rieuse et trop joueuse, pour prendre vraiment au sérieux son premier-né ; ça ne compte pas, elle a toute la vie pour en faire beaucoup d'autres.

A entendre parler ces fillettes qui ont le corps d'une

mère avant d'en avoir l'âme, il me semble qu'on touche du doigt, dans un exemple concret, la prodigalité de la vie. Assurément la Berbérie est un pays où la « plante humaine » pousse drue et vigoureuse.

Ces hommes physiquement bien doués, on a quelquefois supposé qu'ils l'étaient moins bien intellectuellement. C'est une question délicate. Pour nos humanitaires, c'est un blasphème que de parler de races inégales et, en ce moment précis, la théorie du surhomme sombre dans un océan de sang. Pourtant l'homo Europæus d'une part, et, d'autre part, le pygmée, par exemple, semblent bien être des sous-espèces zoologiques entre lesquelles il y a vraiment une gradation. Mais les Berbères ne sont pas du tout des pygmées.

Pour expliquer l'impuissance politique des Républiques Sud-Américaines, on a parfois invoqué un motif de race. Les Américains du Sud sont un croisement d'Indiens et d'Espagnols ; et le métissage de types humains très éloignés donnerait des résultats médiocres. On a cru observer, dans l'histoire du Portugal, un arrêt de développement, et on l'a imaginé en relation avec l'afflux du sang nègre dans un petit pays qui s'est trouvé avoir un empire colonial immense.

Faut-il ranger l'Afrique du Nord dans la même catégorie que le Portugal et l'Amérique du Sud ? Il est sûr que de l'Extrême Nord d'une part, et des régions équatoriales de l'autre, des Vandales et des Soudanais sont venus se fondre dans la race berbère, quoique ces éléments de mélange soient en dose très faible.

A vrai dire, l'idée d'une infériorité biologique n'est pas très séduisante. Il n'est pas possible d'oublier que ce pays-ci a fourni à l'histoire quelques-uns de ses géants. Annibal a beau être un Carthaginois et Saint Augustin un latin : ce sont là des étiquettes qui ne changent rien au fond ; Annibal et Saint Augustin sortent tous deux d'une lignée nord-africaine. Et il serait aisé d'allonger la liste des grands hommes maugrebins.

En Algérie, depuis la conquête française, on a vu une fraction de la population, l'Israélite, absorber avidement toute l'intellectualité occidentale. Les jeunes Israélites sont généralement à la tête de leur classe au lycée ; et ils en sortent pour subir avec succès les concours les plus difficiles. Leur exemple semble démontrer que les notions les plus subtiles de notre civilisation tiennent à l'aise dans un cerveau maugrebin. J'entends bien que ce sont des Juifs, une race à part ; mais est-ce une race biologiquement distincte ? ou une nation développée à travers les siècles par la pratique d'une religion commune, un patriotisme jaloux, un genre de vie très spécial, l'intermariage ? Depuis quinze cents ans, nous constatons la présence de ces gens-là au Maghreb, et il n'est pas prouvé qu'ils y soient jamais venus d'ailleurs. Ce ne sont pas des étrangers, ils font simplement figure de cerveaux entraînés et sélectionnés parmi les cerveaux maugrebins.

Que sont donc les Berbères, au point de vue biologique, sinon des hommes blancs méditerranéens, tout près des autres ? L'homo Europoeus, l'Arien, porteur actuel de la civilisation, a des dithyrambes scientifiques sur la supériorité biologique du grand dolychocéphale blond. On ne peut oublier cependant que cette même civilisation, nous l'avons reçue il y a un petit nombre de siècles. Elle est apparue très loin de chez nous, au Levant, en Egypte, en Chaldée, chez l'homme méditerranéen, sémite ou proto-sémite ; chez des hommes qui, assurément, avaient un peu de sang nègre. Elle s'y est épanouie merveilleusement pendant des millénaires. Où était, en ce temps-là, la présomption de supériorité raciale ?

Il est vrai que ceci ne s'appliquait pas au Maugrebin, qui n'a jamais rien eu à voir avec la genèse de la civilisation. Le Maghreb est assez exactement l'inverse de l'Egypte et de la Chaldée, quelque chose comme la plus belle réserve existante de barbares blancs. Aussi bien n'y a-t-il rien au Maghreb qui équivaille, même approximativement, au Nil, au Tigre et à l'Euphrate.

Le Maghreb est ce qu'on a vu. Une civilisation autonome, un art, une littérature, une langue même, un peuple conscient de son existence, un Etat organisé, tout cela ce sont des luxes très coûteux, à base capitaliste. Le Maghreb, laissé à lui-même, n'a jamais pu se les offrir. Ce pays de sel n'a jamais eu l'armature d'argent qui est nécessaire pour supporter un grand édifice social et politique, base indispensable de toute civilisation.

Pour expliquer la barbarie du Maghreb, il ne semble pas nécessaire de faire intervenir l'hypothèse d'une infériorité raciale originelle. Etant bien entendu pourtant que des millénaires de barbarie ne peuvent pas manquer d'avoir modelé la race.

Le problème historique. — Tels seraient à peu près les éléments du problème historique qu'on voudrait essayer d'éclairer dans ce petit livre. Car il y a bien un problème, une énigme même, et déconcertante pour nous autres occidentaux. Il est vraiment extraordinaire que le Maghreb ne soit jamais arrivé à s'appartenir. Aussi loin que nous remontions dans le passé, nous voyons ici une cascade ininterrompue de dominations étrangères. Les Français ont succédé aux Turcs, qui avaient succédé aux Arabes, qui avaient succédé aux Byzantins, qui avaient succédé aux Vandales, qui avaient succédé aux Romains, qui avaient succédé aux Carthaginois. Et notez que le conquérant, quel qu'il soit, reste maître du Maghreb jusqu'à ce qu'il en soit expulsé par le conquérant nouveau son successeur. Jamais les indigènes n'ont réussi à expulser leur maître. Ils ont laissé couler sur eux le torrent ininterrompu des conquêtes, impuissants, on pourrait presque dire indifférents.

Et pourtant ces éternels conquis ne sont nullement paisibles. Ils sont, au contraire, essentiellement guerriers. On les voit toujours les armes à la main. Leurs grands hommes sont presque toujours des chefs de guerre, depuis Annibal jusqu'à Abd-el-Kader.

Ils ne sont pas non plus une race malléable, accueillante

pour l'étranger, prête à se fondre en lui. Tout au contraire. La conquête étrangère joue un rôle important dans toutes les histoires. Mais, ailleurs, le conquérant étranger devient plus ou moins vite un chef national. Ici jamais.

Les Turcs, en 1830, après plusieurs siècles d'occupation, restaient aussi distincts des indigènes qu'au premier jour. La première invasion arabe est de 641 après J.-C. et, aujourd'hui encore, en Algérie, au Maroc, les Berbères et les Arabes n'ont toujours pas fusionné ; le bloc berbère demeure énorme et irréductible. Et cette Berbérie indéracinnable, qui dure depuis 3.000 ans, n'a jamais été un peuple ; c'est trop peu dire ; elle n'a jamais senti le besoin d'en être un. A nous autres, Européens, ça paraît fantastique.

Il y a mieux, la Berbérie, non seulement n'a jamais été une nation, mais elle n'a jamais été un Etat autonome. Elle a toujours fait partie d'un empire dont elle était une province ; comme elle est colonie française, elle a été province de l'empire musulman, de l'empire byzantin, de l'empire romain. Par deux fois, au temps des corsaires tures, et au temps de Carthage, ce pays tout continental fut, des siècles durant, quelque chose comme l'annexe terrienne d'une cité maritime étrangère, qui vivait de sa flotte. Rien n'atteste mieux, il me semble, son impuissance à se tenir debout sur ses propres pieds.

C'est aussi que cette race, qui a une vitalité irréductible, n'a aucune individualité positive.

Notez qu'il n'y a pas un seul livre berbère, et qu'il n'y a même, à proprement parler, ni écriture véritable, ni langue réglée. La Berbérie est le pays des ruines, car les nomades qui ne construisent pas ne touchent pas aux vieilles pierres. Les matériaux abondent pour l'archéologie musulmane et pour la romaine. Mais on ne peut guère parler d'architecture berbère. Des monuments funéraires qui rentreraient dans cette catégorie (Le Medracem, le Tombeau de la Chrétienne), sont d'humbles imitations des pyramides d'Egypte. Dans de menus détails de l'histoire,

qui passent inaperçus, on retrouve en Berbérie ce caractère de reflet éternel.

Il y a une trentaine d'années, l'Algérie française a emprunté à la France métropolitaine l'antisémitisme, et elle a fait de Drumont son député. Il est clair que par le même mot la colonie et la Métropole entendaient des choses très différentes. En France, l'antisémitisme était une forme nouvelle du vieux parti monarchiste. En Algérie, on imagine aisément l'indifférence infinie de la colonie pour la vieille monarchie française. Il s'agissait du décret Crémieux, qui a naturalisé les Juifs, et le sentiment profond était la colère contre la Métropole. Ce sentiment, proprement algérien, n'a pu se faire jour qu'à l'aide d'une formule étrangère.

Il est vrai qu'il s'agit ici de colons français et non pas de Berbères indigènes. Mais les colons sont beaucoup moins indépendants qu'ils ne se l'imaginent eux-mêmes de l'ambiance maugrebine.

Jusque dans ces petites choses l'Afrique du Nord est un reflet de la Métropole.

Et elle l'a toujours été de ses métropoles successives. Le M'Zabite, qui vend des légumes au coin de la rue, est le descendant d'hérésiarches musulmans qu'on appelait des « Kharedjites », ce qui signifie à peu près des « dissidents ». Cette « dissidence » s'est produite en Syrie et en Mésopotamie, du temps d'Ali, gendre de Mahomet.

Une tribu berbère, dont on retrouve maintenant encore les traces entre Djidjelli et Sétif, a donné à l'Islam une dynastie de Khalifes. Cette tribu était celle des Ketama, mais la dynastie ne s'appelle pas du tout ketamienne, elle s'appelle Fatimide, du nom de Fatma, la fille de Mahomet. Il est bien entendu que Fatma n'a jamais eu rien de commun avec les Ketama, non plus qu'Ali avec les M'Zabites.

Une dynastie a été fondée à Tiaret, dans l'Oranie, par une famille Rostemide, qui se rattachait à l'illustre Persan du nom de Rustem.

Au Maroc, la dynastie actuelle et d'ailleurs toute la caste

nobiliaire des Chorfa se rattache à Mahomet par des généalogies fictives.

Tout cela paraît moins étrange, si on a présent à la mémoire le phénomène antisémite, qui est là sous nos yeux, notre contemporain. Il me semble du moins qu'il y a là une catégorie de faits connexes. Ce pays à travers toute son histoire, a dû importer, de ses métropoles étrangères successives, jusqu'aux étiquettes de ses partis politiques. Il est passionné, il est violent, mais jusque dans ses guerres civiles, auxquelles il est toujours prêt, il a toujours attendu de l'étranger les programmes et les drapeaux.

A cette race guerrière et vivace tout se passe comme si un élément psychologique avait manqué pour s'affirmer politiquement : un groupe d'idées et de sentiments qui lui fût propre, une âme à soi, un programme, un désir autour de quoi se grouper et pourquoi se battre.

Voilà le problème, qui domine toute l'histoire maugreline, qu'on retrouve à chaque pays. Dans nos histoires nationales européennes, l'idée centrale est toujours la même : par quelles étapes successives s'est constitué l'Etat, la nation. Au Maghreb, inversement, l'idée centrale est celle-ci : par quel enchaînement de fiascos particuliers s'est affirmé le fiasco total.

Un problème capital pour le maître actuel, le Français.

Tous, autant que nous sommes, et ceux-là même d'entre nous qui nous méfions davantage de l'humanitarisme, nous avons, à propos de l'Algérie, ce qu'on pourrait appeler des scrupules de conscience. Nous sommes ainsi faits que le droit du plus fort ne nous satisfait pas comme base de notre propre domination. Et d'ailleurs nous avons raison de sentir que c'est une base chancelante.

Le souci de notre domination, après tout, n'est pas ce qui prédomine. Il s'agit d'être à la hauteur de nos responsabilités, de faire œuvre qui ait un sens et qui tienne, de construire le Maghreb pour la première fois.

Il y a bien un groupe de faits répondant à la question

que nous ne pouvons pas ne pas nous poser à nous-mêmes : « Qu'est-ce que nous faisons donc ici ? » Nous jouons ici un rôle qui a toujours été joué par quelqu'un depuis 3.000 ans, et qui, demain, serait joué par quelqu'un d'autre si ce n'était par nous.

Ce pays-ci est l'éternel associé, il n'a jamais pu se passer d'un maître. Seulement, parmi tous nos prédécesseurs, il n'y en a jamais eu un seul qui ait pu s'installer à demeure, faire œuvre définitive.

Les conquérants ici n'ont jamais pu s'unir en un seul peuple avec les conquis ; pas une seule fois en 3.000 ans. Et il ne s'agit pas seulement de noter que c'est omineux. Ayons bon espoir, puisqu'il n'y a pas d'autre méthode pour agir. Seulement, ne croyons pas que ce soit si facile. Il me semble qu'en pareille matière on peut avoir une horreur légitime de la phrase courante : « C'est bien simple, il n'y a qu'à ... ». Tout se passe, au contraire depuis 3.000 ans, comme si ce n'était pas simple du tout.

Et alors il devient passionnant de comprendre ce qui s'est passé depuis 3.000 ans, de dégager les grandes lignes et le sens des événements.

Les siècles obscurs. — On n'a pas l'intention de faire tenir dans ce petit livre trois mille ans d'histoire. On a choisi une période qu'on appellera les siècles obscurs du Maghreb. Ils s'intercalent entre les deux invasions arabes, celle des émirs représentants du calife, à la fin du VII^e siècle, et celle des Bédouins Hilaliens, qui commence au milieu du XI^e siècle. C'est le haut moyen-âge maugrebin.

Cette période est tout à fait à part dans l'histoire du Maghreb. Et d'abord, de toute évidence, c'est la grande époque. C'est le moment où le Maghreb conquiert l'Espagne, la Sicile, l'Egypte. Jamais, ni avant, ni depuis, il n'a été le centre d'un pareil rayonnement. Ces siècles-là seraient mieux nommés peut-être les siècles glorieux. Mais le but qu'on s'est proposé n'est pas de chanter les gloires maugrebines, c'est de chercher le mot d'une énigme. A ce

point de vue justement, le haut moyen-âge est passionnant.

Toutes ces grandes choses, le Maghreb, avec sa modestie habituelle, ne les fait pas en son nom. Il est le protagoniste de l'Islam, il fait partie du monde musulman, il porte un masque arabe. Mais, sous le masque, on retrouve aisément le Maghreb lui-même. De grandes tribus s'organisent en Etats, d'abord sous des princes étrangers, puis sous des sultans berbères. Exaltés et entraînés par la grande épopée militaire, abandonnés à eux-mêmes par l'effondrement du califat arabe omméiade en Orient, les Berbères, pour la première et dernière fois, ont une occasion unique de s'affirmer, d'organiser le Maghreb en Etat autonome, conscient de soi. Jamais le problème n'a été aussi près de sa solution. Et pourtant il n'a pas été résolu. Est-il possible de discerner comment et pourquoi ?

Il y a une grosse difficulté. C'est que ces siècles glorieux sont en même temps des siècles obscurs. De toute l'histoire maugrebine, c'est la période la plus inconnue et la plus difficile à connaître.

L'antiquité nous est bien connue. Sur le Maghreb carthaginois et romain, nous n'avons pas seulement les récits des meilleurs historiens grecs et latins, Polybe, Saluste, Tite Live : récits éclairés et précisés par les documents archéologiques et les inscriptions. Par surcroît, cette masse énorme de documents a déjà été ordonnée et mise en œuvre dans d'admirables travaux modernes d'érudition, et en particulier dans l'histoire de Gsell, en cours de publication.

Depuis la Renaissance et même depuis le XII^e siècle, il y a sur le Maghreb abondance relative de documents divers, témoignages contemporains de chroniqueurs espagnols, portugais, arabes surtout ; documents d'archives ; monuments et inscriptions. Tout cela est bien loin d'avoir été débrouillé ; il resterait à faire une besogne immense, qui excéderait les forces d'un homme, et à laquelle on se gardera bien de toucher. Dans l'état actuel de nos

connaissances pourtant, les grandes lignes apparaissent. Même de vieilles dynasties comme celle des Almohades, voire des Almoravides, ont une certaine netteté.

Le trou noir, la bouteille à l'encre, est entre les deux. Comment le Maghreb a-t-il passé de la civilisation chrétienne aux Almoravides ? Là sont les siècles obscurs, du VII^e au XI^e approximativement. Les documents contemporains font tout à fait défaut. L'Islam conquérant n'a pas eu le souci de se raconter lui-même. L'Arabe était un barbare insoucieux d'histoire. La curiosité intellectuelle ne s'éveille dans le monde musulman que tardivement ; avec les Abbassides, lorsque la décadence de l'élément arabe laisse reflleurir les germes de la vieille civilisation persane et levantine, enfouis sous les décombres de l'invasion. A ce moment-là, évidemment, quelques chroniqueurs levantins nous racontent la conquête du Maghreb ou du moins ce qu'ils en connaissent encore. C'est maigre.

C'est le moment où le Maghreb subit la transformation la plus profondément intime qu'on puisse imaginer. Il change de langue, de religion, d'âme. La profondeur de cette transformation suffit à expliquer le silence général. La chrysalide ne peut évidemment pas rendre compte de ce qui lui arrive. C'est d'autant plus dommage que cette transformation est justement le point central, le tournant passionnant de toute l'histoire maugrébiné. C'est la coupure qui rend inintelligible toute l'évolution. Les documents se taisent au moment précis où nous aurions le plus besoin d'eux.

Est-il possible de remédier à leur insuffisance ? On croit que oui. Assurément, il faut interpoler et interpréter. Il ne faut pas se laisser étroitement lier par ce qui fut, dans le dernier siècle, la stricte méthode historique : la méthode de l'histoire exclusivement documentaire, l'histoire à seule base d'archives. Dans notre cas particulier, ce n'est assurément pas dans les archives qu'on peut espérer découvrir quelque chose. On n'apportera pas un texte nouveau. Mais pour rendre intelligibles ceux qui existent, il

me semble qu'on a un peu trop renoncé bénévolement à des éléments importants d'appréciation.

Le pays n'a pas changé, il est toujours là sous nos yeux, et il commence à être bien connu. La géographie du Maghreb a fait bien plus de progrès que son histoire. Des faits, inhérents aussi longtemps qu'on se borne à les considérer en eux-mêmes, apparaîtront, je crois, logiquement liés dès qu'on les placera dans leur cadre.

L'homme n'a pas plus changé que le pays. Une des principales sources d'obscurité est probablement que son histoire est sectionnée en deux compartiments étanches au moins. Il est évident que le compartiment des études classiques et celui des études orientales ne communique pas. L'homme réel pourtant, celui qui a vécu, le Berbère évoluant à travers les âges, a franchi la cloison étanche, il a porté, dans la période nouvelle, tout le poids intégral de son passé dans la période précédente. La vie n'a pas recommencé, elle a continué.

Dans la période qui nous occupe plus spécialement, celle du haut moyen-âge maugrebin, on croit que bien des choses s'éclairent si on rétablit le lien avec les époques antérieures. On ne s'enfermera pas dans le haut moyen-âge, on n'hésitera pas à en sortir éventuellement pour le mieux comprendre.

Tel est donc le sujet de ce petit livre, et l'esprit dans lequel on voudrait l'écrire. C'est assurément une tâche très particulièrement dangereuse, en dehors des méthodes usuelles de l'érudition.

E.-F. GAUTIER.

